

DESERT / OASIS.

I) DESERTS - "QU'Y A-T-IL ENTRE TOI ET LE DESERT?"

II) GIDE : OASIS.

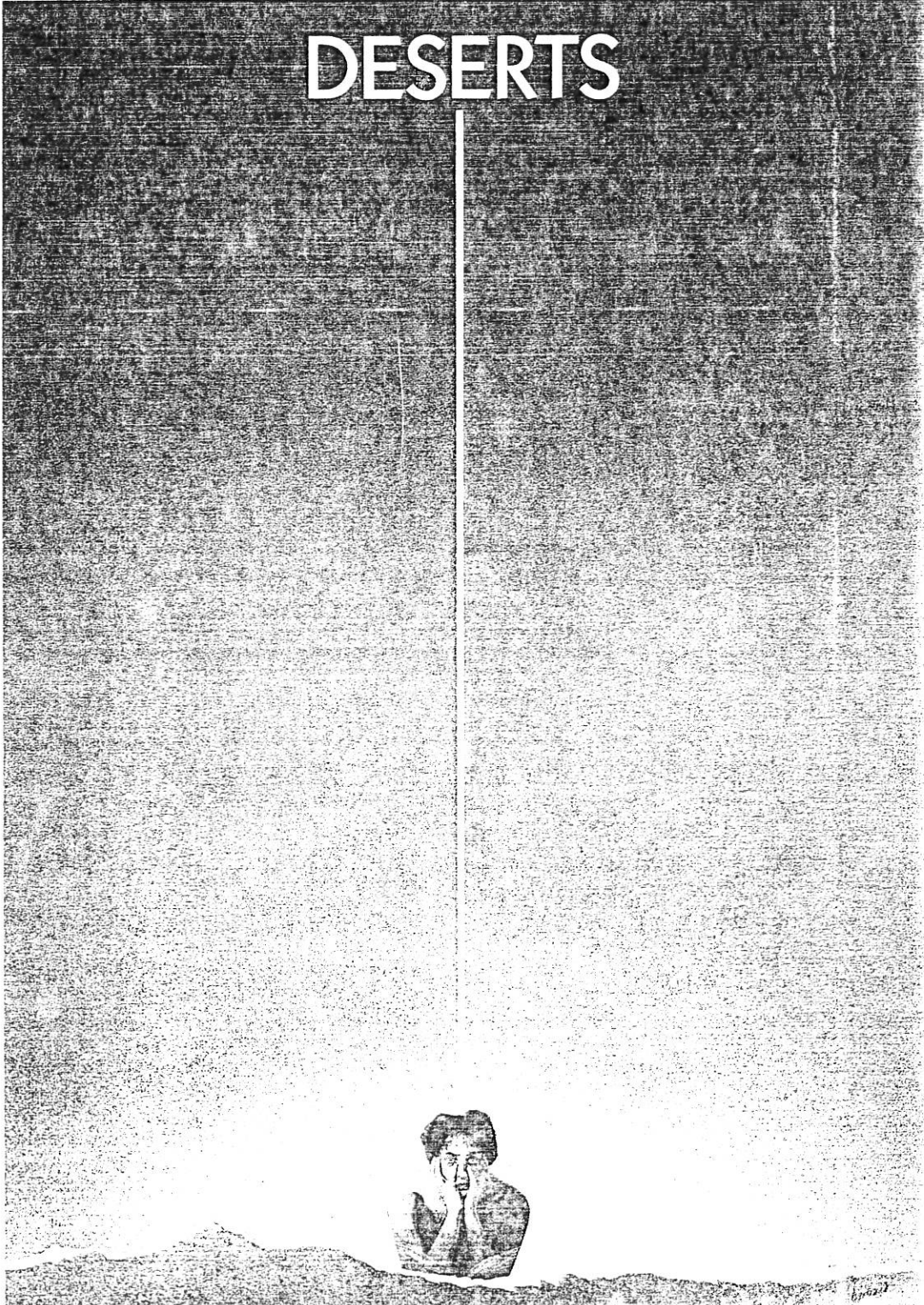
III) GIDE : JARDINS.

IV) "DANS CE DESERT, JE SUIS LA REINE..."

V) L'ASSASSINAT D'UNE SOURCE.

VI) VARIATIONS SUR LES SOURCES
(LE CHÂTEAU DE MA MERE)

DESERTS



EXPOSITION 1981

VILLENEUVE LEZ AVIGNON
la chartreuse

La pensée du désert est à l'origine du mouvement cartusien. Lorsque Bruno, quittant "les ombres fugitives du siècle", s'installe en 1084 dans le désert de Chartreuse, c'est à l'exemple des premiers anachorètes qui, huit cents ans plus tôt, ont peuplé la Thébaïde. Plus tard, pour rédiger les règles de l'ordre, Dom Guigues, législateur des Chartreux, s'inspire des ouvrages de Saint Jérôme et de Cassien décrivant les Solitaires d'Orient. Ainsi, d'un désert à l'autre, s'établit une filiation dont les textes des premiers Pères sont les relais. Ce que nous y lisons aujourd'hui, c'est le même appel de la solitude, le même désir excessif de retrait hors des espaces modelés par les sociétés humaines, le même rejet du corps sensible et le même élan.

La Chartreuse du Val de Bénédiction est un lieu privilégié pour jeter un regard d'arnitié sur l'expérience absolue dont le souvenir n'a cessé d'accompagner les hommes de foi qui se sont succédés ici. C'est pourquoi on trouvera réunis dans les cellules mêmes des chartreux une iconographie choisie des premiers ermites et quelques fragments des récits les concernant.

Comme la vocation actuelle de la Chartreuse n'est pas de s'enfermer dans l'histoire, le second volet de l'exposition fait retour au temps présent et à cet autre désert dont de nombreux artistes aujourd'hui rendent compte par intermittence. L'expérience déborde cette fois le cadre des lieux et des circonstances, comme si le désert désormais était partout et nulle part, dans la solitude mentale aussi bien que dans les villes, tel un espace neutre et aveugle qu'il s'agirait de traverser les yeux ouverts.

Anny Milovanoff

“Qu’y a-t-il entre toi et le désert ?” ⁽¹⁾

La plus ancienne communauté ascétique d'Orient est celle des juifs esséniens qui se retirèrent dans les falaises de la Mer Morte au II^e siècle avant Jésus-Christ (Monastère de Qumrân). Pline l'Ancien les décrit dans son “Histoire Naturelle” : “A l'ouest de la Mer Morte sont établis les Esséniens, à distance suffisante du rivage pour n'en être pas incommodés. Ce sont des gens solitaires et singuliers, comparés à tous les autres. Ils n'ont pas de femme. Ils ont renoncé à l'amour et vivent dans la compagnie des palmiers. Leur groupe se recrute grâce à l'arrivée de nouveaux adhérents. La foule est grande de ceux qui sont attirés chez eux par le dégoût de la vie ou les aléas de la fortune. Ainsi, chose incroyable, depuis des milliers de siècles ⁽²⁾ dure une nation éternelle dans laquelle ne se produit aucune naissance, mais dont l'accroissement est dû à la pénitence...” ⁽³⁾

Cinq cents ans plus tard, ce sont les chrétiens d'Orient qui partent vers le désert. Encore peu nombreux au début du IV^e siècle, ils attirent très vite de nombreux disciples et, pendant plus de deux siècles, “le désert fleurira” ⁽⁴⁾ selon la prophétie d'Isaïe, transformé en “pré spirituel” ⁽⁵⁾ par des milliers d'anachorètes qui s'installent dans des grottes, des trous creusés dans le sol ou des cellules sommaires. Cachés dans les endroits les plus inaccessibles ou groupés en véritables colonies monastiques dans des déserts demeurés célèbres ⁽⁶⁾, ils cherchent “le souvenir de Dieu” par les voies extrêmes de l'ascèse et de la solitude. Certains sont très connus : Paul, le plus légendaire ; Saint Antoine, le plus tourmenté ; Macaire l'intrépide ; Pacôme qui, après avoir mené la vie d'ermite, crée, en Thébaïde, les premiers monastères chrétiens ; Siméon le Stylite, qui inaugure en Syrie, un moyen métaphorique de gagner le ciel. Ce sont essentiellement les fondateurs. Des récits hagiographiques comme les vies de Paul et d'Hilarion par Saint Jérôme, d'Antoine par Saint Athanase, de Siméon par Théodoret, ou de Pacôme en langue copte, ont perpétué leur mémoire. On a conservé les noms de beaucoup d'autres, et leurs “apophtegmes”, paroles charismatiques transmises oralement à leurs disciples et mises plus tard par écrit. De la multitude restée anonyme, il y a les descriptions données par les voyageurs de l'époque : Pallade, Rufin d'Aquilée pour l'Egypte, Théodoret et Jean Moschos pour la Syrie et la Palestine. Qu'ils atteignent l'impassibilité (l'hésychia) au prix d'un tumulte intérieur dont Saint Antoine donne l'exemple ou que le jeûne et le soleil détériorent leur corps au point de lui ôter toute apparence humaine, ils s'exercent méthodiquement à refuser les jouissances sensibles, trouvant au désert un monde où l'excès n'est plus d'abondance, mais de rareté.

L'iconographie des Pères du désert, bien postérieure à leur existence, s'est évidemment inspirée des textes hagiographiques. On peut y reconnaître les scènes, les postures et les paysages décrits par les auteurs grecs ou latins. Il va de soi que ces images témoignent moins de l'expérience érémitique que des choix conceptuels et esthétiques des artistes et de leur époque. Par là même, elles appartiennent à l'histoire des représentations religieuses plutôt qu'à celle des ermites. Rassemblés ici comme en un livre, elles indiquent cependant ce lieu qui, hors de toute figuration, porte aussi le nom de désert.

A. M.

(1) “Vie d'Antoine” par SAINT ATHANASE in “Patrologie Grecque”, MIGNÉ, XXVI, 861, C, paragr. 9.

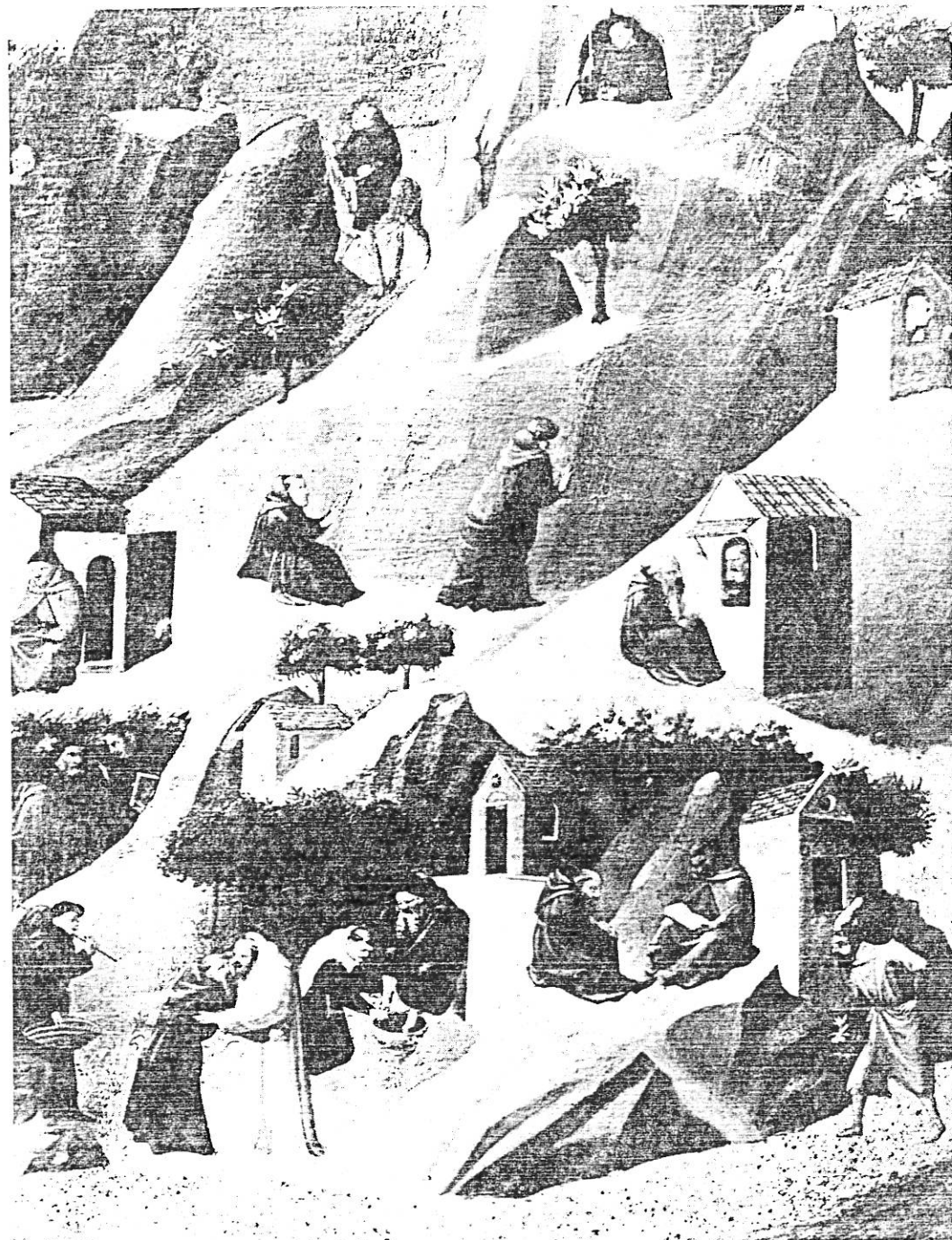
(2) Erreur de Pline : construit entre 135 et 104 avant J.-C., le Monastère de Qumrân fut détruit par les légionnaires romains en 68 après J.-C.

(3) PLINÉ L'ANCIEN, “Histoire Naturelle”, V, 17.

(4) Isaïe, 41, 17, 20.

(5) JEAN MOSCHOS, “Le Pré Spirituel” (VI^e siècle).

(6) La Thébaïde et les déserts du Wadi Natrum en Egypte. Le Mont Sinai et les marécages bordant la Mer de Gaza en Palestine. La plaine de Dana et les forêts de Syrie.



La Thébaïde (détail)
Ecole Florentine,
premier quart du XV^e siècle.
Florence, musée des Offices.

L'exposition "Déserts" a été réalisée par le Centre International de Recherche, de Création et d'Animation, grâce au concours des organismes suivants :

Le Ministère de la Culture :

- Mission de Développement Culturel,
- Service de la Création Artistique,
- Service des Expositions,
- Direction du Patrimoine.

La Caisse Nationale des Monuments Historiques et des Sites

Le Conseil Général du Gard

La Commune de Villeneuve-les-Avignon

Le Conseil Général du Vaucluse

Le Ministère des Relations Extérieures

La Maison Jean Vilar - Avignon

Radio-Télé Luxembourg

Bayard-Press

Les organisateurs remercient vivement pour leur participation :

Bibliothèque Calvet, Avignon / Bibliothèque Laurentienne, Florence / Bibliothèque Nationale, Paris / Bibliothèque Vaticane / Institut d'Art et d'Archéologie, Paris / Maison Jean Vilar, Avignon / Ambassade de France, Rome / Institut Français, Florence / Séminaire Français, Rome / Galerie Art Yomiuri / Galerie Baudoin Lebon / Galerie Adrien Maeght / Galerie Maeght / Galerie Ufficio dell'Arte / Agence photographique Giraudon, Paris / Agence photographique Scala, Italie

et tout particulièrement :

Madame Delachenal Responsable relations publiques Bayard-Press / Monsieur Gelamur Président Directeur Général de Bayard-Press et Directeur du journal "La Croix" / Monsieur Guillem Directeur de Bayard-Press Photogravure / Père Jacques Potin Rédacteur en chef, Bayard-Press / R.P. Dalverny Vicaire général de l'Evêché de Nîmes / R.P. Martin Séminaire Français, Rome / Mgr Sauger Bibliothèque Vaticane, Rome / Madame Costa Gadaud Lectrice à l'Université de Pise / Gilbert Erouart Attaché culturel à l'Ambassade de France, Rome / Madame Piozza Donati Lectrice à l'Ecole Normale Supérieure de Pise / Bernard Poli Directeur de l'Institut Culturel Français, Florence / Christian Heck Conservateur du Musée de Colmar / Madame Leonelli Conservateur du musée Campana, Avignon / Madame Morandini Conservateur de la Bibliothèque Laurentienne, Florence / Baudoin Lebon Galerie B.L., Paris / Albert Champeau Galerie Ufficio dell'Arte, Paris / Geneviève et Serge Mathieu Galerie, Besançon / Alain Massiot Galerie Adrien Maeght, Paris / Michèle Venard Galerie Maeght, Paris / Madame Véry Galerie Art Yomiuri, Paris / Kamel Dridi Photographe / Olivier Kaepfelin / Jacques Lacarrière / Marianne Moinot / Luc Roux.

Commissaires

Anny Milovanoff
Christian Milovanoff

Mise en espace

Claude Lemaire

Affiche et signalisation

Jean-Philippe Bertrand

Documentation

Marianne Brennac
Sylvie Cornut
Jean-Marc Meloux

Secrétariat

Danielle Goisbault
Monique Perrin

Directeur technique

Jean-Pierre Pinoteau

Régisseur de réalisation

Jean-Marc Meloux

Réalisation technique

Thierry Virolle
Marc Olivier

Eclairage

Jean Alberni
assisté de Philippe Dainsart
Maurice Frodensky

69921-135

ANDRE GIDE XH

ROMANS
RÉCITS ET SOTIES
ŒUVRES LYRIQUES



INTRODUCTION PAR MAURICE NADEAU
NOTICES ET BIBLIOGRAPHIE
PAR YVONNE DAVET
ET JEAN-JACQUES THIERRY

— Été ! coulure d'or ; profusion ; splendeur de la lumière accrue ; immense débordement de l'amour ! Qui veut goûter du miel ? Les cellules de cire ont fondu.

Et ce que je vis de plus beau ce jour-là, ce fut un troupeau de brebis que l'on ramenait à l'étable. Leurs petits pieds pressés faisaient le grésillement d'une averse ; le soleil se couchait au désert et elles soulevaient de la poussière.

★

Oasis ! Elles flottaient sur le désert comme des îles ; de loin, la verdure des palmiers promettait la source où leurs racines s'abreuvaient ; parfois elle était abondante et des lauriers-roses s'y penchaient. — Ce jour-là, vers dix heures, lorsque nous y arrivâmes, je refusai d'abord d'aller plus loin ; le charme des fleurs de ces jardins était tel que je ne voulais plus les quitter. — Oasis ! (Ahmet me dit : La suivante est beaucoup plus belle.)

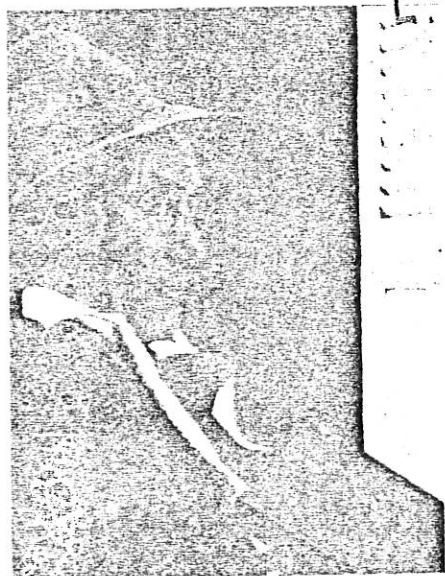
Oasis. La suivante était beaucoup plus belle, plus pleine de fleurs et de bruissements. Des arbres plus grands se penchaient sur de plus abondantes eaux. C'était midi. Nous nous baignâmes. — Puis il nous fallut aussi la quitter.

Oasis. De la suivante que dirai-je ? Elle était encore plus belle et nous y attendîmes le soir.

Jardins ! je redirai pourtant quelles étaient avant le soir vos accalmies délicieuses. Jardins ! Il y en eut où l'on aurait cru se laver ; il y en eut qui n'étaient plus que comme un verger monotone où mûrissaient des abricots ; d'autres, pleins de fleurs et d'abeilles, où des parfums rôdaient, si forts qu'ils eussent tenu lieu de mangeaille et nous grisaient autant que des liqueurs.

Le lendemain je n'aimai plus que le désert. —

ANDRÉ GIDE



L. 3.695
(135)

ROMANS
RÉCITS ET SOTIES
ŒUVRES LYRIQUES

INTRODUCTION PAR MAURICE NADEAU

NOTICES ET BIBLIOGRAPHIE PAR
YVONNE DAVET et JEAN-JACQUES THIERRY

BIBLIOTHÈQUE *PL* DE LA PLÉIADE

A Grenade, les terrasses du Généralife, plantées de lauriers-roses, n'étaient pas fleuries lorsque je les vis; ni le Campo Santo de Pise; ni le petit cloître de Saint-Marc, que j'aurais souhaité plein de roses. Mais à Rome,

le Monte Pincio, je l'ai vu dans la plus belle saison. Durant les après-midi accablantes, on y venait chercher de la fraîcheur. Demeurant auprès, je m'y promennaiis chaque jour. J'étais malade et ne pouvais penser à rien; la nature me pénétrait; aidé par un trouble des nerfs, je ne sentais parfois plus à mon corps de limites; il se continuait plus loin; ou parfois, voluptueusement, devenait poreux comme un sucre; je fondais. Du banc de pierre où j'étais assis, l'on cessait de voir Rome qui n'exténuait; on dominait les jardins Borghèse, dont le contre-bas mettait au niveau de mes pas les cimes un peu lointaines des plus hauts pins. O terrasses! Terrasses, d'où l'espace s'est élancé. O navigation aérienne!

J'aurais voulu, la nuit, rôder dans les jardins Farnèse; mais on n'y laisse pas pénétrer. Admirable végétation sur ces ruines dissimulées.

A Naples, il y a des jardins bas qui suivent la mer comme un quai et laissent entrer le soleil;

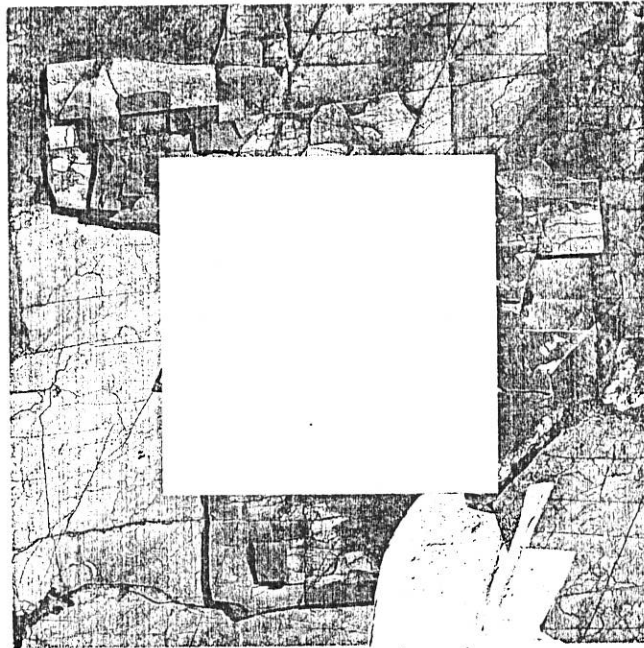
à Nîmes, la Fontaine, pleine d'eaux claires canalisées;

à Montpellier, le jardin botanique. Je me souviens qu'avec Ambroise, un soir, comme aux jardins d'Académus, nous nous assîmes sur une tombe ancienne, qui est tout entourée de cyprès; et nous causions lentement en arrachant des pétales de roses.

Nous avons, une nuit, vu, du Peyrou, la mer lointaine et que la lune argentait; auprès de nous s'ébruitaient les cascades du château d'eau de la ville; des cygnes noirs frangés de blanc nageaient sur le bassin tranquille.

A Malte, dans les jardins du résident, je vins lire; il y avait à Cita Vecchia un bois très petit de citronniers; on l'appelait « il Boschetto »; nous nous y plûmes; et nous mordîmes des citrons mûrs, dont la saveur première est d'une acidité intolérable, mais qui laisse après dans la bouche un arôme rafraîchissant. Nous en avons mordu aussi, à Syracuse, dans les cruelles Latomies.

VOYAGES EN HERAULT



«Dans ce désert, je suis la reine»

*«Tout est brûlé, défait, reçu dans l'air
A je ne sais quelle sévère essence...»*

Chaque région a sa partie haute, retirée, ses greniers de mémoire où l'imagination cherche des trésors... Il y a un lieu où le temps coule à un autre rythme. Où les arbres et les rochers vivent dans le présent des légendes. On y entre par effraction. C'est la vallée de la Buège.

On passe les gorges de l'Hérault comme une porte secrète, et nous voilà «dans les murs» : un petit pays de villages secs, d'éboulis et de vignes, retranché, mais bonhomme, et infiniment lumineux. Saint-Jean-de-Buège, dans la vallée, s'enroule autour de son château et de sa rivière. Des rues à arcades, d'anciennes filatures qui rappellent le temps des soieries dans ce rebord du Pays de Ganges, des fontaines, et un ermitage aux arbres immenses : décor probe et simple. La séduction commence. Le vent chargé de soleil coule de la montagne à travers les vergers et les oliviers en terrasses, jusqu'aux tilleuls qui sentent le miel. On fait ici un des bons vins du pays, et l'un des plus rares.

La route étroite suit la rivière, serpente jusqu'au pied d'un piton où Pégairolles-de-Buège imbrique ses maisons dans le rocher comme des ruches minérales. On se sent loin des

tumultes, et l'envie vous prend de marcher à pied, de randonner, de varapper, de s'aventurer. De gagner tout-à-fait l'intimité du paysage... A ce point la séduction devient connivence. Et c'est là qu'on découvre la Source. Celle de la Buège. Résurgence, remontée des eaux souterraines, inconscient de la montagne, bleuté et glacé, qui sort au soleil dans son cortège de plantes et d'herbes. On peut y boire. Et la vie des bêtes et des champs capte cette manne.

Au-delà de l'eau, au-dessus d'elle, la vallée sèche continue à s'élever entre deux montagnes. La plus haute s'impose par sa masse, on lui marche sur les pieds, le chemin la longe en corniche. C'est la Séranne. Un grand mur contre lequel vient buter le Vent Grec, porteur de pluies. On a le sentiment que derrière, il y a d'autres crêtes toutes semblables, avec les mêmes touffes de rochers et de buissons qui se perdent dans le vent. Pas du tout... Derrière le mur il y a une autre terre : le Larzac. Des herbages infinis, des eaux cachées, de grandes fermes à moutons qui sont des châteaux de pierre et de laine arc-boutés contre le ciel.

Par là, des drailles de transhumance rejoignent le Causse. Le chemin d'aujourd'hui suit le piémont de la Séranne, dans cette combe perchée. On est loin du monde et très près des choses. Le regard gagne en pénétration. Le pas se coule aux rochers. Les pins de montagne rythment de touches verticales le chaos des pentes. C'est un paysage de faïence : troncs écaillés, feuilles vernissées, deux ou trois teintes, pas plus, de vert sombre, dans un bleu que rien ne vient déranger. Le vent, la lumière, le silence, sont des qualités interchangeables de l'air. Le monde sauvage enfin retrouvé? Pourtant tout a dimension humaine. Un très vieux jardin abandonné, où rodent les ombres des forêts de l'enfance...

Enfin, une terre habitée. Après quelques lacets, le plateau est cultivé autour du hameau des Lavagnes : des fermes, des murets de pierre sèche, des champs minuscules, propres, entre les gros rochers. Les origines ne sont pas loin -je veux dire à pied, par la montagne-, mais elles sont loin dans le temps : tout le massif, jusqu'au Plateau, de la Trivalle à Natges, est

ponctué de dolmens et de menhirs de l'Age du Bronze, plus familiers qu'énigmatiques, et qui font de l'ombre aux bergers.

Autour des Lavagnes les arbres ont poussé lentement. Ils sont forts et durs : chênes-verts et chênes blancs, poiriers de la Saint-Jean, genévriers cades au tronc droit, genévriers de Phénicie au tronc tordu, arbousiers, azéroliers, érables (l'érable n'est pas seulement du Canada... L'érable «de Montpellier» est un des arbres emblématiques des garrigues.) Les branches s'étalent au-dessus des gazons de l'automne et du printemps, et l'été, sur les chardons jaunes. Là où passent les moutons, les sous-bois sont nettoyés et les arbres prospèrent. Derrière les Lavagnes, de grands espaces de montagnes inaccessibles aux troupeaux ont été, l'autre année, dévorés par le feu. Drame à répétition de la forêt méditerranéenne. Guerre sourde. Elle sera gagnée quand les hommes sauront tous que la terre est leur jardin.

Par une échancrure on voit les rochers de Saint-Guilhem, et la plaine, et la mer. Puis le Pic Saint Baudille, le bout de la Séranne. C'est le Domaine de la Font du Griffon. Il faut savoir que contre la friche, la Séranne s'est syndiquée : les Communes ont fait pacte pour rénover l'élevage, maintenir la vie, entretenir les forêts et les sentiers. Le Domaine de la Font du Griffon devenu un bien commun, un jeune éleveur s'y est installé. «Font du Griffon», c'est aussi le clin d'oeil des mots : «Font», en Occitan, c'est la source. Et «Griffon», la fontaine. Une insistance qui en dit long. Les cadrans solaires, d'habitude, parlent du Temps et des Heures. Celui de la Font du Griffon donne la parole à l'Eau. Il porte une inscription : «Dans ce Désert, je suis la Reine». Désert et Oasis sont la vérité de ce pays, les pôles qui se partagent son âme : austérité mêlée au partage, amour du silence face au goût de la fête. Ils sont le blason de toute une civilisation.

Les garrigues commencent à la mer (la Montagne de la Gardiole a les pieds dans l'eau) et par une succession de crêtes où culmine le Pic Saint-Loup, elles rejoignent les Cévennes. Mais la Garrigue n'est pas un lieu du cadastre. C'est un Élément. Un immense monde sau-

vage. Pourtant exploité à blanc depuis 4000 ans : il fallait du bois pour la marine, pour les verreries, pour les potiers. Les troupeaux mangeaient les repousses. Les orages d'été ravinaient le sol à nu. Aux bords de la Mare Nostrum, c'est l'homme qui crée le désert, ou la fertilité. C'est bien connu depuis Babylone, la Bible, et Homère. Les forêts de l'Orient méditerranéen, qui ont eu la (mal)chance de voir naître l'Histoire, ont été raclées jusqu'à l'os. La garrigue est un produit des hommes autant que de la Nature. Sa variété est extrême : des bois de grands chênes aux landes de thym, des cyprès noirs sur fond de pierraille jusqu'à des gorges à la luxuriance de forêt-vierge. Mais toujours, elle cache ses points d'eau comme des jardins d'Eden. Les rivières naissent de résurgences, montent adultes de la terre sous des arches de verdure. Les cours-d'eau ont des barrages-réservoirs, les fermes ont des bassins, des aqueducs comme celui de Castries courent les collines, la plaine est irriguée de canaux. Au nord de Saint-Martin-de-Londres, «oasis des Garrigues», l'eau sourd de tout un monde caché. Les grottes sont innombrables, de la Clamouse aux Demoiselles. Les à-pics sont vertigineux, de l'aven de Rabanel au Cirque de Navacelles. Les rivières ont creusé leurs canyons : les Gorges de l'Hérault, de la Vis et de la Buège, solitaires, tapies dans les replis des montagnes, font communiquer entre eux Garrigues, Causses, et Cévennes. C'est un échangeur entre les mondes. Lieux profonds et clos, par où tout est ouvert.

Ces hautes-terres ont l'air d'ignorer superbement les hommes. Ne vous y fiez pas. Elles sont saturées de mémoire. Couvertes de dolmens et de pierres levées. Parsemées d'éclats de silex et de tessons néolithiques. C'est dans les garrigues que les Chasséens, il y a cinq mille ans, ont fait pour la première fois l'unité du Sud. Plus tard, au début de l'Histoire, Celtoligures et Celtibères frottés d'esprit grec construisent sur chaque colline un oppidum : nos premières villes. Le pays s'est fait par le brassage, sans jamais perdre la mémoire ! Etrange alchimie, que les pierres ont chiffrée dans la longue durée. Elles en sont devenues Pierres Philosophales.

On se sent libre en garrigue. Peu de terrains clôturés, et mille territoires de chasse et de cueillette. Il y a les sources qu'on découvre après des heures de marche, les grands oiseaux qu'on croise, les chemins abrupts : la garrigue est une aventure, une ascension de soi vers soi. Au hasard des routes, c'est parfois un Orient légendaire, quand des remparts dominent un plateau très sec, quand le château d'Aumelas ou celui de Montlaur défendent les crêtes boisées contre la ruée des vignes.

Ce sont aussi les routes des anciens pèlerins et les abbayes où ils faisaient halte : Vignogoul, Valmagne, Aniane, Foncaude... Mais la rose initiatique de tous ces chemins reste Saint-Guilhem-le-Désert. Sa vallée se termine en Bout du Monde. On y voit des falaises gigantesques, une résurgence qui se fait rivière, des pentes brûlées de lumière; et très haut, des arches comme une forteresse : les restes de l'ancien chemin de Compostelle. Le village est un microcosme dans ce macrocosme : longs murs de pierre, arcades ouvertes sur l'eau, raidillons. Les noms sont venus de la légende : le pigeonnier monumental, entre deux falaises, est le Cabinet du Géant; le pont, en-bas, le Pont du Diable; le château perché au bord du ciel, le Château de Rodrigue. Le cœur de la légende est le mythe civilisateur de Guilhem d'Orange, le Comte qui se fait ermite, le guerrier qui brise son épée pour entrer dans la paix solaire. L'abbaye romane de Saint-Guilhem, cloître, voûtes, cryptes, est un grand puits de repos au milieu des saisons. Au centre, dans le cloître, le voyageur intériorise tous ces échos dans son propre silence. Le cyprès est son ombre d'en-haut, le bassin d'eau, son ombre d'en-bas; lui-même est à la rencontre des dimensions de l'espace, et ce «voyage au Désert» lui révèle, alors, quelle est la vraie place de l'Homme : au milieu du monde.

L'assassinat d'une source -

in

Marcel Pagnol,

"la fille du Pousahien", théâtre -

LA FILLE DU PUISATIER

PATRICIA.

Non. J'ai du linge à raccommoder. Qu'est-ce qu'ils disent de la guerre?

PASCAL.

Ils disent que les Allemands veulent prendre la Pologne, et que les batailles sont déjà commencées... On dit que les sous-marins allemands sont partis... Ils vont recommencer à tirer des torpilles sur des bateaux de passagers. Il y a des femmes et des enfants qui se sont noyés, la nuit, dans une mer froide... A quoi ça peut servir, des choses pareilles?

(Pascal rêve. Patricia coud. La grande horloge fait son tic-tac. Pascal va parler à voix basse, comme s'il se parlait à lui-même.)

PASCAL.

Et dire que j'aurai vu ça deux fois dans ma vie.

PATRICIA.

La première fois, tu l'as vu de plus près...

PASCAL.

Ça oui! J'étais sapeur mineur comme Félipe : mais moi, j'avais pas de galons. Nous faisions des mines jusque sous leurs tranchées. Et quand nous rencontrions une source, il fallait la boucher. Pense un peu : détruire une source. La plus belle, c'était à côté de Vimy. Nous avions fait une sape, à sept mètres sous terre, à peu près... Tu vois que c'était pas bien profond. Et comme je taillais en tête de la sape, tout d'un coup, je sens l'eau. *(Pour exprimer comment il l'a sentie, il a frémi de tout son corps).*

Je prends la montre, et elle se met à danser : parce que la montre, quand elle sent l'eau, ça lui fait plaisir.

Marcel Pagnol
Le Château
de ma Mère

- Souvenirs d'enfance -
Volume III

Editions Pastorelly
Monte - Carlo 1973.

SOUVENIRS D'ENFANCE

Je regardai Lili avec fierté, et je fis un petit clin d'œil qui soulignait l'omniscience paternelle. Mais il ne parut pas comprendre la valeur de ce qui venait d'être dit.

— Étant donné que le sol des plateaux est fait de tables rocheuses imperméables, poursuivit mon père, il me semble tout à fait certain qu'un ruissellement important doit se rassembler dans les vallons, en poches souterraines, et il est fort probable que certaines de ces poches affleurent et suintent dans les endroits les plus creux. Tu connais sûrement d'autres sources ?

— J'en connais sept, dit Lili.

— Et où sont-elles ?

Le petit paysan parut un peu embarrassé, mais il répondit clairement.

— C'est défendu de le dire.

Mon père fut aussi étonné que moi.

— Pourquoi donc ?

Lili rougit, avala sa salive, et déclara :

— Parce qu'une source, ça ne se dit pas !

— Qu'est-ce que c'est que cette doctrine ? s'écria l'oncle.

— Évidemment, dit mon père, dans ce pays de la soif, une source, c'est un trésor.

— Et puis, dit Lili, candide, s'ils savaient les sources, ils pourraient y boire !

LE CHATEAU DE MA MERE

— Qui donc ?

— Ceux d'Allauch ou bien de Peypin. Et alors, ils viendraient chasser ici tous les jours !

Il s'anima brusquement :

— Et puis, il y aurait tous ces imbéciles qui font les excursions... Depuis qu'on leur a « dit » la source du Petit-Homme, de temps en temps ils viennent au moins vingt... D'abord ça dérange les perdreaux — et puis, ils ont volé les raisins de la vigne de Chabert — et puis, des fois, quand ils ont bien bu, ils pissent dans la source. Une fois ils avaient mis un écriteau : « Nous avons pissé dans la source ! »

— Pourquoi ? dit mon oncle.

Lili répondit, sur un ton tout à fait naturel :

— Parce que Chabert leur avait tiré un coup de fusil.

— Un vrai coup de fusil ? dis-je.

— Oui, mais de loin, avec du petit plomb... Il n'a qu'un cerisier, et les autres lui volaient ses cerises ! dit Lili avec indignation. Mon père a dit qu'il aurait dû tirer à chevrotines !

— Voilà des mœurs un peu sauvages ! s'écria mon oncle.

— C'est eux les sauvages ! dit Lili avec force. Il y a deux ans, pour faire cuire la côtelette, ils ont mis le feu à la pinède du jas de Moulet ! Heureusement, c'était une petite pinède, et il n'y avait rien à côté !

SOUVENIRS D'ENFANCE

Mais s'ils faisaient ça dans Passe-Temps, imaginez-vous un peu !

— Évidemment, dit mon père, les gens de la ville sont dangereux, parce qu'ils ne savent pas...

— Quand on ne sait pas, dit Lili, on n'a qu'à rester à la maison.

Il mangeait de grand cœur l'omelette aux tomates.

— Mais nous, nous ne sommes pas des excursionnistes. Nous ne salissons pas les sources, et tu pourrais nous dire où elles sont.

— Je voudrais bien, dit Lili. Mais c'est défendu. Même dans les familles, ça ne se dit pas...

— Dans les familles, dit mon père, ça, c'est encore plus fort.

— Il exagère peut-être un peu, dit l'oncle.

— Oh non ! c'est la vérité ! Il y en a une que mon grand-père connaissait : il n'a jamais voulu la dire à personne...

— Alors, comment le sais-tu ?

— C'est parce que nous avons un petit champ, au fond de Passe-Temps. Des fois on allait labourer, pour le blé noir. Alors, à midi, au moment de manger, le papet disait : « Ne regardez pas où je vais ! » Et il partait avec une bouteille vide.

Je demandai :

— Et vous ne regardiez pas ?

LE CHATEAU DE MA MERE

— O Bonne Mère ! Il aurait tué tout le monde ! Alors, nous autres on mangeait assis par terre, sans tourner l'œil de son côté. Et au bout d'un moment, il revenait avec une bouteille d'eau glacée.

Mon père demanda :

— Et jamais, jamais vous n'avez rien su ?

— A ce qu'il paraît que quand il est mort, il a essayé de dire le secret... Il a appelé mon père, et il lui a fait : « François, la source... la source... » Et toc, il est mort... Il avait attendu trop longtemps. Et nous avons eu beau la chercher, nous l'avons jamais trouvée. Ça fait que c'est une source perdue...

— Voilà un gaspillage stupide, dit l'oncle.

— Eh oui, dit Lili, mélancolique. Mais quand même, peut-être elle fait boire les oiseaux ?

LE CHATEAU DE MA MERE

piège n'est pas une arme noble... Et puis, j'ai une autre raison : le ressort de ces engins est vraiment trop puissant. Tu risquerais de te casser un doigt !

Je lui prouvai aussitôt que je savais les manier avec une aisance parfaite, qu'il fut forcé de reconnaître; et comme j'insistais encore, il finit par dire à mi-voix :

— Et puis, ils sont trop chers.

Je feignis de ne pas avoir entendu et je m'élançai, en poussant un cri de joie, vers un lance-pierres raisonnable qui s'offrait au prix de trois sous.

Les « pièges à rats » qui n'étaient pas plus grands qu'une soucoupe, se révélèrent d'une efficacité redoutable : ils sautaient au cou de l'oiseau avec une nervosité si grande qu'un gros merle n'y échappait pas.

Tout en rabattant le gibier vers nos chasseurs, nous placions nos engins sur le sol, au bord des barres, ou sur une branche fourchue, que nous brisions pour la mettre à plat, au cœur même d'un térébinthe que Lili appelait « pétélin ».

Cet arbre qui pousse si bien dans les poèmes bucoliques, fait des grappes de graines rouges et bleues, dont tous les oiseaux sont friands : un piège dans un térébinthe, c'est la capture assurée d'un cul-rousset, d'un merle, d'un pinson vert, d'une grive... -

Nous les placions en montant vers les sommets, pendant toute la matinée, puis notre quatuor s'arrêtait pour déjeuner près d'une source

Avec l'amitié de Lili, une nouvelle vie commença pour moi. Après le café au lait matinal, quand je sortais à l'aube avec les chasseurs, nous le trouvions assis par terre, sous le figuier, déjà très occupé à la préparation de ses pièges.

Il en possédait trois douzaines, et mon père m'en avait acheté vingt-quatre au bazar d'Aubagne, qui les vendait hypocritement sous le nom de « pièges à rats ».

J'avais vivement insisté pour obtenir quelques engins d'un plus grand modèle, spécialement conçus pour l'étranglement des perdreaux.

— Non, me dit-il. Il serait déloyal de piéger un si beau gibier.

Je contestai alors la loyauté de son arquebuse, qui foudroyait par surprise ces volatiles stupéfaits.

— Tandis que contre un piège, une perdrix peut se défendre, parce qu'elle est intelligente, elle est rusée, elle a quand même une chance de s'en tirer...

— Oui, peut-être, dit-il. Mais tout de même, le

Après la première tournée, il fallait attendre jusqu'à cinq ou six heures, pour laisser à nos pièges le temps de « travailler ».

Alors, pendant l'après-midi, nous allions explorer des crevasses, cueillir le pèbre d'aï des Escaoupès, ou la lavande du Taoumé. Mais bien souvent, étendus sous un pin entouré de broussailles — car comme les bêtes sauvages, nous voulions voir sans être vus — nous bavardions, à voix basse, pendant des heures.

*

* *

Lili savait tout; le temps qu'il ferait, les sources cachées, les ravins où l'on trouve des champignons, des salades sauvages, des pins-amandiers, des prunelles, des arbousiers; il connaissait, au fond d'un hallier, quelques pieds de vigne qui avaient échappé au phylloxéra, et qui mûrissaient dans la solitude des grappes aigrettes, mais délicieuses. Avec un roseau, il faisait une flûte à trois trous. Il prenait une branche bien sèche de clématite, il en coupait un morceau

SOUVENIRS D'ENFANCE

entre les nœuds, et grâce aux mille canaux invisibles qui suivaient le fil du bois, on pouvait la fumer comme un cigare.

Il me présenta au vieux jujubier de la Pondrane, au sorbier du Gour de Roubaud, aux quatre figuiers de Précatory, aux arbousiers de La Garette, puis, au sommet de la Tête-Rouge, il me montra la Chante-pierre.

C'était, juste au bord de la barre, une petite chandelle de roche, percée de trous et de canaux. Toute seule, dans le silence ensoleillé, elle chantait selon les vents.

Étendus sur le ventre dans la baouco et le thym, chacun d'un côté de la pierre, nous la serrions dans nos bras; et l'oreille collée à la roche polie, nous écoutions, les yeux fermés.

Un petit mistral la faisait rire; mais s'il se mettait en colère, elle miaulait comme un chat perdu. Elle n'aimait pas le vent de la pluie, qu'elle annonçait par des soupirs, puis des murmures d'inquiétude. Ensuite un vieux cor de chasse très triste sonnait longtemps au fond d'une forêt mouillée.

Lorsque soufflait le vent des Demoiselles, alors c'était vraiment de la musique. On entendait des chœurs de dames habillées comme des marquises, qui se faisaient des révérences. Ensuite une flûte de verre, une flûte fine et pointue accompagnait, là-haut, dans les nuages, la voix d'une petite fille qui chantait au bord d'un ruisseau.

L'automne en garrigue.

LE CHATEAU DE MA MERE

Dans les pays du centre et du nord de la France, dès les premiers jours de septembre, une petite brise un peu trop fraîche va soudain cueillir au passage une jolie feuille d'un jaune éclatant qui tourne et glisse et virevolte, aussi gracieuse qu'un oiseau... Elle précède de bien peu la démission de la forêt, qui devient rousse, puis maigre et noire, car toutes les feuilles se sont envolées à la suite des hirondelles, quand l'automne a sonné dans sa trompette d'or.

Mais dans mon pays de Provence, la pinède et l'olivieraie ne jaunissent que pour mourir, et les premières pluies de septembre, qui lavent à neuf le vert des ramures, ressuscitent le mois d'avril. Sur les plateaux de la garrigue, le thym, le romarin, le cade et le kermès gardent leurs feuilles éternelles autour de l'aspic toujours bleu, et c'est en silence, au fond des vallons, que l'automne furtif se glisse : il profite d'une pluie nocturne pour jaunir la petite vigne, ou quatre pêcheurs que l'on croit malades, et pour mieux cacher sa venue il fait rougir les naïves arbouses qui l'ont toujours pris pour le printemps.

C'est ainsi que les jours des vacances, toujours semblables à eux-mêmes, ne faisaient pas avancer le temps, et l'été déjà mort n'avait pas une ride.

Je regardai autour de moi, sans rien comprendre.

— Qui t'a dit que c'est l'automne ?

— Dans quatre jours, c'est saint Michel, et les sayres vont arriver. Ce n'est pas encore le grand passage — parce que, le grand passage, c'est la semaine prochaine, au mois d'octobre...